

L'Incendie

Un soir de tornade — je venais à peine d'arriver à Léopoldville — j'étais chez mon ami Philippart. Assis sous la véranda de sa maison qui domine le *beach*, nous regardions en silence les fulgurations magiques illuminer la nappe immense du fleuve ainsi que les *cliffs* sablonneux par-delà Brazzaville.

Il ne pleuvait pas encore, mais le tonnerre grondait et le vent déchaîné menait grand tapage dans les bananiers et les bambous. Soudain, j'aperçus une forte lueur du côté de Galiéma.

— Voyez donc ! criai-je à mon camarade.

Déjà, il était debout.

— Sacrebleu, mais c'est le camp de mes travailleurs qui brûle !

Il bondit dans sa chambre et, me jetant sa capote d'officier et un parasol :

— Vite couvrez-vous, me dit-il, moi j'ai ma pélerine. Courons !

Nous dégringolons l'escalier ajusté comme une échelle de moulin au flanc de la maisonnette, et, sautant par-dessus les poutres et les plaques de tôle qui encombraient le *slip*, nous voilà sur la voie ferrée.

Philippart me devança tout de suite. Pour moi, embarrassé par ce pesant paletot qui me tombait jusqu'aux chevilles et m'étouffait, retardé par les rafales enragées qui m'arrêtaient brusquement comme un mur, je ne trottais qu'avec peine, tandis que mon long et maigre camarade semblait fendre le vent. Au milieu des éclairs, je voyais se détacher sur le sable sa fine silhouette surmontée d'un large sombrero. On eut dit d'un épouvantail, ou plutôt il ressemblait au Matamore du capitaine Fracasse.

Bientôt, je ne le vis plus.....

*
* *

Je le retrouvai dans la rue du camp, au milieu d'une troupe de noirs hurlants et bondissants comme des démons.

Le spectacle était grandiose.

Six paillettes brûlaient en flammes claires que le vent inclinait et faisait ronfler et siffler comme les fusées des lampes d'émailleur.

Il n'y avait presque pas de fumée. La chaleur était formidable.

Les nègres poussaient des cris de rage; armés de sticks, on eût dit qu'ils s'assommaient les uns les autres avec une furie sans pareille. Des femmes, portant des petits enfants dans les bras, jetaient des clameurs épouvantables.

Il paraît que le feu avait été communiqué par le tison des Bangalas qui s'étaient pris de querelle avec les Batétélas.

En plein dans le sabbat, Philippart « gueulait » des mots fiottes que je ne comprenais pas, et tâchait de ramener à la raison les bandes affolées. J'étais émerveillé de son audace.

Tout secours était impossible : il ne fallait pas songer à éteindre le terrible brasier, bien qu'un ruisseau coulât à quelque distance. Mais on pouvait encore sauver les chimbèques des alentours. C'est ce que le jeune commandant s'efforçait de montrer à ces malheureux.

Soudain, il saisit un noir à la volée et, le soulevant, il le lança pour ainsi dire sur un toit de paille qui commençait à flamber. En même temps il lui jeta un stick et l'obligea de battre le chaume pour éteindre les premières flammes.

Cette fois, les noirs avaient compris : le vacarme s'atténua un instant. Quelques-uns se hissèrent sur les toits des cabanes les plus menacées et, à

coups de gaules, luttèrent contre les flammèches et les brandons apportés par le vent.

Toutefois, je ne sais ce qui serait advenu, si, tout à coup, les nuages n'avaient crevé en cascades. Il était temps, le feu s'éteignit en grésillant et une épaisse fumée emplit les airs.

J'avais déployé mon immense parasol et cherchais Philippart afin de lui faire partager ce mince abri. Mais il avait disparu.

— *Waxpi mundélé?*¹ criai-je aux noirs qui recommençaient à vociférer.

Ils ne m'entendaient pas. Je devenais très anxieux. Enfin, un grand diable étendit le bras dans la direction du sud et dit :

— *Kouna, kouna!*²

Je me mis à courir. Quelques instants après, j'arrivais au camp des Bangalas éclairé par une multitude de petites flammes d'huile de palme. Philippart était là, haranguant une foule hostile et mauvaise qui murmurait et ricanait. Rien n'était plus effrayant que ces cannibales accroupis, terribles avec leurs crêtes féroces et leurs dents limées en pointe.,.

— *Lobi matabiche minghi!*³ criait mon ami en imitant le geste du chicotteur.

1. Où est le blanc?

2. Là-bas.

3. Demain je vous en donnerai!

Je le saisis par le bras.

— Venez ! dis-je.

Il s'écria, tout bouillant de colère :

— Ce sont ces canailles qui ont mis le feu aux cases des Batétélas. Ils païront ça demain !

Je l'entraînai non sans peine. Rempli de pitié, il voulut s'occuper encore des victimes de l'incendie, leur assurer un gîte provisoire. Il apaisa les pauvres bougres et ne prétendit pas s'en aller avant d'avoir réconforté tout le monde par de sincères promesses.

*
* *

Il était fort tard quand nous nous retrouvâmes sur la route de la station. La pluie avait cessé. Mon ami Philippart se taisait. Une détente s'était faite chez ce grand garçon plein de nerfs, et il marchait maintenant tout courbé. Nous allions pensifs, pataugeant dans la boue et les flaques ; nous étions trempés jusqu'aux os.

Le premier, je rompis le silence :

— C'est curieux, dis-je, l'impression de sécurité que je sentais au milieu de ces sauvages que je vois en somme pour la première fois...

— N'est-ce pas, fit-il, ce sont de bons enfants après tout. Il n'y a que ces canailles de Bangalassas...

— Je n'ai été réellement inquiet que pour vous; tout de même, ces Bangalas ne me semblent pas très souples...

— Oh ils n'auraient pas bougé... Je les regardais avec des yeux de dompteur.

C'était vrai. Il y avait du fluide dans son regard.

Philippart était décidément harassé. Je lui offris mon bras, sur lequel il s'appuya sans se faire davantage prier. Nous ne dûmes plus un mot. Mais nos cœurs monologuaient et s'entendaient : ils s'étaient encore rapprochés en cette nuit mémorable. Nous savions maintenant que dans le triste exil, quoiqu'il arrivât, nous pouvions compter l'un sur l'autre. Nous étions deux frères...

Et c'est le plus jeune, le bon, le brave, qui est parti le premier à vingt-quatre ans!

*
* *

Georges Philippart! Son portrait est là dans le cadre à chevalet placé sur ma table de travail. Oui, voilà bien sa figure à la fois énergique et douce, où, au fond des yeux, il y a encore la belle confiance de la jeunesse...

Tout le monde estimait ce garçon de caractère droit et d'inépuisable obligeance.

Nul comme lui ne savait être tout à tous.

Ses travailleurs noirs lui étaient dévoués : il eût pu s'en faire craindre, il préférerait s'en faire aimer. C'était un maître juste, clément, qui s'attendrissait devant leur rude labeur. Sa pitié ne se lassait pas de les entendre et de les soulager...

Cependant, il se prenait pour un égoïste ; et il disait aussi qu'il était un désabusé !

Dans nos bonnes conversations du soir, par devoir d'aïnesse, je combattais de mon mieux ce penchant à la désespérance qui, au fond, n'était certainement chez mon ami qu'une attitude romanesque assez ordinaire chez la jeunesse cultivée de ce siècle.

Non, je ne le croyais pas. Je le raillais, je souriais à ses déclamations. Est-ce qu'il ne suffisait pas que je l'entendisse parler de sa mère ? Oh comme il en parlait bien ! C'est surtout pour cela que je l'aimais d'abord. Je me rappelle sa tristesse, quand, un soir de courrier, on lui remit ses lettres. Aucune ne portait l'écriture de la « maman » et il était bouleversé. Quelle abominable nuit ! Mais aussi, cette joie, le lendemain, quand on lui apporta la lettre attendue, oubliée par le postier !

Il ne cessa plus de fredonner son air favori, l'hymne au Printemps de *Samson et Dalila*... Non, non c'était un cœur vibrant et chaud.

Georges Philippart !...

C'était une âme de « fine fabrique », sans replis, un peu dépaycée au milieu de ces Européens souvent bravaches et infatués de leurs chevrons. Mais, dans l'ardeur d'un travail intelligent, elle se fût bien vite acclimatée tout en demeurant distinguée, inaccessible aux vanités puériles, comme incorruptible aux brutalités vulgaires.

Georges Philippart, cher ami si tristement disparu, c'est à Toi que je pense chaque fois que je relis ce vers hautain de Byron :

Among them, but not of them.

Parmi eux, mais non comme eux !